



rencontre avec Michael Morpurgo

Début décembre, une cinquantaine de personnes ont bravé les rigueurs du froid pour venir à la bibliothèque Elsa Triolet de Bobigny (Seine-Saint-Denis) écouter Michael Morpurgo parler de lui et répondre à leurs questions. Elles sont reparties le sourire aux lèvres et le cœur en fête.

Invité dans le cadre d'un stage organisé par le Pôle national de Ressources littérature du CRDP de l'académie de Créteil, l'auteur anglais aujourd'hui bien connu des jeunes lecteurs a réussi à enchanter et captiver son public une matinée entière. Son humour très britannique, pourtant peu perceptible dans ses livres, sa parfaite maîtrise de la langue française et sa présence chaleureuse, simple et décontractée y ont largement contribué.

L'humour, il s'en sert d'abord pour tourner en dérision tous ceux qui l'agacent plus que de raison. Ces plumes consacrées des grands journaux londoniens qui ne semblent connaître de la littérature générale qu'un cénacle et associent la naissance de la littérature de jeunesse à celle de *Harry Potter* sont parmi les cibles privilégiées des flèches qu'il décoche. Ne serait-ce que pour rappeler à tous ces gens que la littérature de jeunesse fait partie de la culture du pays. Il fustige volontiers l'impérialisme de la langue anglaise... parce qu'elle rend paresseux, arrogant et n'incite pas les jeunes lecteurs d'Outre-Manche à découvrir la littérature des autres. Hormis quelques exceptions comme Antoine de Saint-Exupéry et Daniel Pennac, les auteurs français ne sont pas traduits, et donc peu connus. Tandis que la jeunesse anglaise lit une littérature concentrée à Londres, en Angleterre ou aux États Unis, les enfants français ont en main des livres de toutes les cultures. Michael Morpurgo compte bien sur le nouveau rôle que lui confère son titre de Children's laureate, pour persuader les éditeurs d'une part, et les institutions scolaires d'autre part, de publier et de faire lire des auteurs de tous les pays.

L'humour, il s'en sert ensuite pour se moquer de lui-même. Il s'amuse volontiers de ses souvenirs d'enfance, et d'école en particulier, où il avait troqué le goût de la lecture contre la passion du rugby. L'enthousiasme à lire des histoires et la magie de la musique des mots avaient disparu devant la difficulté de répondre aux questions de ses enseignants après chaque lecture. Il est heureusement « retombé » sur la littérature à l'université avec la légende du Roi Arthur et s'est empressé ensuite, cette fois sur l'estra-de, de raconter des histoires à ses élèves. Il pen-

sait alors aux instants précieux et privilégiés partagés avec sa mère comédienne qui, chaque soir sur son lit d'enfant, avec une voix qu'il entend encore aujourd'hui, lui récitait des poèmes et lui racontait l'histoire de Kipling, « L'enfant d'éléphant », l'essence même selon lui de la poésie de la langue. Il n'oubliait pas non plus ses lectures personnelles d'adolescent, et en particulier celle de *L'île au trésor* de R.L. Stevenson dont il ne se lassait pas, persuadé que ses personnages étaient vrais. Pourtant souvent qualifié d'élève sans imagination ni curiosité, il s'imaginait dans la peau de l'audacieux Jim Hawkins, caché sur le pont à côté des pirates quand ils fomentent la mutinerie.

À ses maîtres qui lui reprochaient de manquer d'imagination, il fait semblant de donner raison en racontant de quelle manière il a écrit son premier roman traduit en français *Cheval de guerre* et son dernier à paraître bientôt, tous les deux autour de la guerre de 14-18. « J'avais trouvé un tableau dans le grenier d'une ferme du village où j'habitais. Dans ce tableau, on voyait des soldats britanniques chargeant les troupes ennemies au milieu de fils barbelés dont les chevaux étaient déjà prisonniers. J'ai pris l'image dans mon bureau, j'ai fait des recherches pour savoir combien de chevaux étaient morts pendant la guerre et la réponse, 10 millions de part et d'autre, m'a terrifié. Trois semaines après je buvais une bière chaude dans un pub à côté d'un vieillard, ancien soldat. Nous avons discuté, je lui ai demandé une interview privée et trois jours plus tard dans son cottage, il m'a raconté des histoires, les larmes aux yeux ».

Il lui a décrit cette peur au ventre que tous les soldats éprouvaient, qu'aucun ne voulait avouer sinon à son cheval. Il lui a raconté l'histoire de sa patrouille, désignée comme à la loterie pour aller de nuit à travers le no man's land inspecter les tranchées ennemies. Avec cinq de ses camarades, il avait découvert les tranchées allemandes et entendu dans une casemate des soldats qui chantaient. Pour justifier leur mission, ils devaient ramener un prisonnier : une grenade jetée par la porte avait fait l'affaire, et leur avait permis de ramener le seul survivant de l'explosion, jeune, blessé et nu comme un ver. Le jeune Anglais qu'il était alors venait de comprendre que les Allemands étaient aussi des hommes.

Il suffit donc d'un petit rien, une anecdote, quelque chose de réel qui le frappe pour que l'histoire démarre, se rêve pendant six mois, s'écrive pendant trois sans qu'il se soucie de son lecteur, en étant seulement fas-

rencontre avec Michael Morpurgo

ciné, obsédé, habité par l'aventure.

La condamnation à mort de trois cents soldats fusillés pour désertion uniquement parce qu'ils avaient dormi une nuit dans une casemate au lieu de rester dans leurs tranchées, la lecture de leur procès expéditif et le fait que le gouvernement actuel ait récemment refusé de pardonner à ces familles et à ces soldats, est le déclencheur de l'histoire du « soldat Peaceful », en cours de traduction aux éditions Gallimard. Michael Morpurgo a lu le journal de ce jeune soldat de 17 ans, fils de paysan, qui a participé à la bataille de la Somme en 1916 pendant six mois. Après la bataille, il ne supportait plus le bruit des canons, tremblait de peur tout le temps et un jour est parti vers la côte pour fuir l'enfer des tranchées. La police l'a arrêté, en vingt minutes de procès son sort a été réglé, seul, sans avocat, il a été fusillé par ses camarades obligés de le faire et qui, après l'exécution, sont restés une journée entière sur sa tombe pour protester.

Il lui restait à trouver une voix pour un roman comme celui-là. Michael Morpurgo utilise ce qu'il connaît, à savoir le village dans lequel il vit avec sa femme. Il le recompose et crée une famille qui habite dans une grande maison. Dans cette famille, un des deux frères est obligé de partir à la guerre. Voilà pour l'introduction des personnages et un simple hasard, assorti

d'un regard de l'auteur sur sa montre, décide de la suite. Cette montre, comme le lui a dit son horloger, a été fabriquée en 1915. Il va de soi que sa place est au cœur du roman. Le héros est donc dans une grange, il attend six heures du matin pour être fusillé, il veut prolonger la nuit sans regarder sa montre, en pensant à son enfance, en essayant de se souvenir de tout pour que cette nuit soit aussi longue que sa vie. Un chapitre par heure, de dix heures du soir à l'aube. Le tour est joué.

Le choix de sujets aussi graves fait parfois dire de lui qu'il ne ménage pas ses lecteurs. La veille encore, dans une rencontre avec des collégiens de Bobigny, un garçon de douze ans lui a demandé s'il ne trouvait pas que ses livres étaient choquants, si les jeunes de son âge avaient besoin de savoir si tôt ces choses terribles. Il lui a répondu que la vie n'était pas belle, qu'il est important que tout le monde le sache et que ce sont des choses qu'il a éprouvées quand il était enfant. Étant né au moment de la guerre, il a vu autour de lui les conséquences des bombardements, il a écouté les souffrances d'amis et de parents. Tout cela est resté dans sa tête, il vit avec et il a besoin d'en parler.

À ceux qui, comme Roald Dahl alors président du jury d'un prix important pour la littérature de jeunesse, refusent *Cheval de guerre* en considérant que les



Le Cheval de guerre, ill. W. Glasauer, Gallimard jeunesse

information des rencontres et débats thématiques

rencontre avec Michael Morpurgo

enfants ne s'intéressent pas à la guerre et que ce n'est pas un livre pour eux, il objecte qu'aujourd'hui encore on a la guerre en Europe, qu'il faut comprendre les choses et pourquoi les hommes sont ainsi. Si le livre l'explique, c'est déjà bien. *Le Royaume de Kensuké* est pour lui un livre optimiste. Grand-père lui-même, il privilégie les figures de personnes âgées dont la sagesse et l'expérience peuvent aider les jeunes à se construire. Le jeune anglais et le vieux japonais obligés de se partager l'île représentent deux mondes radicalement différents et Michaël va pourtant comprendre et apprécier la philosophie et le mode de vie du vieil homme. En vieillissant, on a vu beaucoup, on a perdu beaucoup, on devient plus sage, les jeunes acceptent cette sagesse quand on ne la leur impose pas. Surtout quand c'est un auteur qui parle, et non un parent.

Il tire aussi matière à histoires de sa vie actuelle dans une ferme où sa femme accueille de jeunes citadins pour leur faire découvrir le travail rural et la vie des animaux. Il a remarqué que les jeunes ont un rapport très naturel et intime avec les animaux au point que les ânes eux-mêmes cessent d'être obstinés lorsque les enfants sont là. Il est persuadé, malgré ce qu'en dit la religion qui les a déclarés différents, que les hommes et les animaux peuvent s'attacher les uns aux autres. D'où *L'Histoire de l'ours qui ne voulait pas danser* et qui meurt à la fin du livre du chagrin d'avoir perdu son amour, une jeune fille qui quitte le village. Un âne de sa ferme s'est laissé mourir après que son compagnon de pré et d'étable a été retrouvé mort dans le champ pour avoir mangé une fleur sauvage.

Un voyage en Australie pour visiter une ferme identique à la sienne l'a conduit à passer une nuit dans la forêt australienne. Un jeune wombat à demi apprivoisé est venu rendre visite à la propriétaire de la ferme qui l'a mis d'office, par surprise et presque contre son gré, dans les bras de Michael Morpurgo. Il l'a fait boire et manger, l'a regardé dormir en confiance et lui a promis qu'il serait le héros d'une histoire. Comme les noms fascinants des habitants de cette forêt faisaient écho à la musique de la langue si chère à l'auteur, il a convoqué kookabura et kangourou, entre autres, pour construire son histoire. Il ne restait plus qu'à l'écrire, ce qui fut vite et bien fait, même si le jeune illustrateur Christian Birmingham, rencontré par hasard (encore !) lors d'une exposition d'illustrateurs en Angleterre a triché en ne dessinant pas l'oiseau désigné. Il lui a préféré une espèce bien plus colorée mais beaucoup moins bien nommée. Qu'importe !

Écrira-t-il un jour pour des adultes ? Il rit beaucoup quand les enfants lui demandent s'il écrit des livres « normaux » pour les grands. Il écrit pour lui, pour l'enfant en lui, l'adolescent qu'il a été et l'homme de soixante ans qu'il est aujourd'hui. Il a gagné en expérience, a perdu des cheveux, comme il le dit lui-même, mais ses souvenirs d'enfance restent vivants et ses personnages en sont nourris. Aussi n'est-il pas d'accord avec les critiques de la soi-disant grande littérature qui prétendent que les enfants sont loin de l'adulte et que la littérature de jeunesse écrite par des adultes est quelque chose de fabriqué. Il défend une conviction, essaie de convaincre les enfants qu'il est bien d'être un enfant, bien d'avoir les yeux ouverts et l'esprit frais, bien de se poser des questions, de toujours avoir des doutes. Une conviction qu'il a visiblement réussi à faire partager par un public de bibliothécaires et d'enseignants.

Joëlle Turin

La Sagesse de Wombat, ill. C. Birmingham, Gautier-Languereau

